



HAL
open science

**L’ambiance festive comme projet de territoire.
Réflexions liminaires autour de “ La Ferme du Bonheur ”**

Jennifer Buyck, Olivier Perrier

► **To cite this version:**

Jennifer Buyck, Olivier Perrier. L’ambiance festive comme projet de territoire. Réflexions liminaires autour de “ La Ferme du Bonheur ”. *Ambiances, tomorrow. Proceedings of 3rd International Congress on Ambiances*. Septembre 2016, Volos, Greece, Sep 2016, Volos, Grèce. pp.431-436. hal-01414076

HAL Id: hal-01414076

<https://hal.science/hal-01414076>

Submitted on 12 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ambiance festive comme projet de territoire

Réflexions liminaires autour de « La Ferme du Bonheur »

Jennifer BUYCK¹, Olivier PERRIER²

1. Institut d'Urbanisme de Grenoble, Université Grenoble Alpes, PACTE, France, jennifer.buyck@univ-grenoble-alpes.fr

2. LAURE – UMR EVS, École Nationale Supérieure d'Architecture de Lyon, France, olivier.perrier@gmx.de

Abstract. *The experiences of French urban agriculture basically transcribe a need of residents, especially city dwellers, to connect with the territory of which they lost control. The ambition of this paper is to link the issue of ambiances with that of the use and the fabrication of contemporary territories by questioning - historically, philosophically and politically - a singular*

'heterochrony': the garden party at the 'Ferme du Bonheur'. We examine the ambiance related to these gardens, these practices, to finally discuss, even disclose, a project of infra-territorialisation highlighted by these festivals; because although these practices may seem anecdotal, even residual, they are nonetheless indicative of a new paradigm of contemporary territories.

Keywords: *ambiance, party, infra-politics, project, urban-agriculture, territory*

Les expériences d'agriculture urbaine françaises retranscrivent essentiellement un besoin des habitants, de citoyens notamment, de s'approprier des savoirs-faire, des solidarités, ancrés dans un territoire dont ils ont perdu la maîtrise. Que se cache t-il derrière ce désir agri-urbain ? Celui-ci ne saurait se réduire à une pure nécessité alimentaire, ni même se justifier par un simple discours de transition écologique. À l'heure actuelle, le véritable enjeu de ces pratiques semble bien plus reposer sur la reviviscence d'une certaine convivialité (Caillé, 2011). L'ambition de notre propos est en effet de relier la question du désir à celles de l'usage et de la fabrication des territoires contemporains par l'interrogation – historique, philosophique et politique – d'hétérochronies singulières, de fêtes aux jardins, incarnées ici par l'exemple emblématique de la « Ferme du Bonheur » fondée par Roger des Prés, inscrit sur les listes électorales en tant qu'agriculteur de spectacles. Depuis presque vingt ans, la Ferme du Bonheur est installée en lisière du campus de la faculté de Nanterre, en banlieue parisienne. Les multiples activités qui s'y déroulent, les objectifs de ses animateurs, les divers obstacles sur le chemin de son développement, ses réussites, ses échecs et les joies qu'elle offre sont autant de caractéristiques inattendues façonnant ce lieu voué à l'agropoésie. Mais cette poésie du quotidien n'est pas simplement une fête, c'est aussi une lutte, celle pour qu'aucun territoire ne soit irrémédiablement considéré comme « désespéré » (Masboungi, 2007).

La Ferme du Bonheur : foire aux questions

La présentation et l'analyse de la Ferme du Bonheur repose sur différents matériaux collectés depuis dix ans par les auteurs. Il s'agit tout autant d'une observation et d'une participation régulière aux activités de la ferme, que de la réalisation d'entretiens avec les acteurs de cette association tout comme d'une collecte systématique des éléments de communication (textes et affiches) diffusés par email ou sur le compte Facebook de la ferme.

La Ferme du Bonheur n'est pas une ferme comme les autres. Certes, elle s'organise autour d'une basse-cour, d'une étable et d'une écurie mais elle donne tout autant la part belle à un théâtre, une cuisine et une salle de bal. On y cultive et on y pratique bien l'élevage mais tout comme on organise des spectacles, des expositions et des fêtes : « Je fais des fêtes techno, genre la bande à Manu le malin, avec deux kilos de son : Angoisse par rapport à toutes les cités voisines, mais pas une plainte. Par contre, certaines années, j'ai des pétitions contre mes paons. C'est vrai qu'une année, j'en ai eu quatorze » (Roger des Prés, 2011).

L'expérience insolite de cette invention singulière, qui mêle agriculture, élevage, spectacles, plaisirs de la table et des rencontres, réinsertion sociale et création artistique dans un art de la fête est contée dans l'ouvrage de Roger des Prés, *La Ferme du Bonheur, reconquête d'un délaissé/Nanterre*, paru en 2007. On y découvre joies et déboires d'un lieu, de gens et de bêtes qui par leurs rencontres et les actions qu'ils suscitent génèrent un peu d'espoir. « Par les temps qui courent, c'est assez étonnant. Si des gens sont capables de dire de mon travail qu'il rend optimiste, je crois que j'ai tout lieu d'être reine d'Angleterre. En tout cas, en 2008, eut lieu l'avènement de cette sensation d'optimisme proférée par le public. Cela me suffit » (Roger des Prés, 2011). Mais que se joue-t-il derrière la palissade de La Ferme du Bonheur ? On ne nous parle pas tant d'anarchie, de trêve, de repos, de débauche ou de joie que d'optimisme, cet état d'esprit où le monde est perçu de manière positive. La Ferme du Bonheur, ses actions et ses fêtes permettraient-elles alors de donner à voir « le bon côté des choses », à considérer que des événements, même fâcheux, prendront quoi qu'il arrive une tournure positive ? L'optimisme, moteur de l'initiative, annoncerait ici le changement. Est-ce le propre de toute fête ?

L'analyse du contexte spatial dans lequel la ferme est imbriquée n'est pas sans éléments de réponse : « La Ferme est donc enclavée. On ne peut pas en avoir une vision globale. C'est un peu la réponse à cet excès urbain. J'ignore ce que Nanterre évoque pour vous, mais il s'agit vraiment d'une ville où se concentrent les pires caricatures de l'urbanisme contemporain. (...) À cet excès urbain, on répond de fait – parce que nous sommes coincés – par un excès, une surdensification agropoétique » (Roger des Prés, 2011). Roger des Prés lutte donc contre l'urbanisation contemporaine ; sa pensée, ses actions et ses fêtes – étroitement liées – en révèlent les absurdités. La visée territoriale est donc claire, on réfléchit à faire autrement en s'appuyant sur « la culture sous toutes ces formes (théâtre, musique, danse, arts plastiques, cinéma...) mais aussi l'action sociale et la pédagogie... ou encore l'urbanisme, l'architecture, l'environnement, l'agriculture, l'écologie » (Roger des Prés, 2007). Le lien entre fête et fabrique du territoire est ici évident. Le rapport au vivant, aux autres, aux lieux est refondu. Il s'agit d'une nouvelle donne. La fête est ici la célébration de l'achèvement d'un projet de territoire qui est tout autant fondation que disparition, appropriation comme réappropriation. La critique et la révolte ne justifient pas pour autant l'optimisme dont on faisait état précédemment. C'est donc

que la fête est aussi un laboratoire, un lieu qui s'invente, un temps qui se recompose. Une des qualités de la fête réside justement dans le dépassement de l'expression d'une révolte, dans son détournement et dans la production d'énergies créatives. C'est ici que poétique de la fête et politique de la fête se rejoignent.

La fête comme expression et projet de territoire

« La fête rêvée par Rousseau, c'est donc l'assemblée d'un peuple qui trouve dans sa présence ressentie de la ferveur : les regards se rencontrent dans l'exaltation d'une liberté partagée. Chacun se sentant l'égal de chacun, la réciprocité devient la substance de la fête » (Starobinski, 1964). On comprend dès lors que pour Rousseau, la fête n'a de sens que s'il s'agit d'une démocratie directe où s'interposent le moins possible d'intermédiaires entre le décideur et le peuple. La fête en tant que démocratie directe n'est pas sans ambiguïté. Au comble de sa dérive, elle peut renverser un système et en imposer un autre. La fête qui abolit toute loi finit par dicter la sienne.

La Ferme du Bonheur en tant que jardin est une utopie et la Ferme du Bonheur en tant que fête une uchronie. On peut même supposer qu'interroger de paire chacun de ces phénomènes – le jardin, la fête – permettrait une meilleure appréhension de l'un comme de l'autre. Ainsi, par son emphase, la fête place le jardin sous la loupe d'un observateur. La fête au jardin, c'est la fête d'une utopie de territoire où les acteurs, moyens et finalités d'une fabrique rêvée entrent dans la danse. Une des formes contemporaines du jardin – sinon son expression contemporaine par excellence – est celle du jardin partagé dont l'ambition n'est autre que résister par d'autres formes de partage, construire ensemble une nouvelle façon d'habiter et de fabriquer les territoires. Le partage, notion commune à la fête et à l'expression contemporaine du jardin, nous invite à revoir nos fondements tant économiques que politiques. En ce sens, ces fêtes – où se combine « l'intérêt d'opérer avec le plaisir de coopérer » (Desroche, 1975) – a à voir avec le potlatch, un système de dons/contre-dons dans le cadre d'échanges non marchands. La fête, dépense pure dans sa vocation première, est aussi l'occasion d'une remise à plat des enjeux économiques et sociaux. C'est comme nous l'avons vu le début d'une nouvelle cristallisation de rapports sociaux. À la recherche d'une harmonie comme développée par Marcel Mauss (Mauss, 2012) ? Ou dans le but de réduire à néant la part maudite de la croissance comme décrit par Georges Bataille (Bataille, 1967) ?

Ceci nous amène à nous poser une autre question, la fête et le travail sont-ils contradictoires ? Sont-ils toujours à dissocier ? L'un est-il forcément l'échappatoire de l'autre ? Si le travail repose sur une aspiration insatiable, tant au niveau individuel que collectif, à toujours plus de production matérielle (Caillé, 2011) alors effectivement la fête se tient à l'écart de ce système voire en est une contre partie (Crozat, 2009). Mais si, comme le propose Fourier, le travail n'a rien de dégradant et appartient à la nature même de l'homme, alors le travail mobilise les énergies et nourrit les passions. C'est une véritable fête, elle procure satisfaction et participe à l'accomplissement de soi. C'est pour ça qu'il n'y a pas de temps morts au Phalans-tère, on y travaille de 3 heures 30 à 22 heures. Les activités sont certes variées, personne ne fait le même geste. Tout le monde change continuellement de poste et chacun choisit son activité en fonction d'un principe d'attractivité. Car de « fête » à « attraction » il n'y a qu'un pas. Fourier l'écrira en diverses formules, mais l'idée sera

toujours que « notre tord n'est pas, comme nous l'avons cru, de trop désirer, mais de trop peu désirer ». En ce sens, le travail est ici à la fête, l'on fête en travaillant et l'opposition entre fête et travail, qui n'est pas sans faire penser à celle entre loisir et emploi, tombe. « Dans la journée type – j'essaie de me défendre qu'elle soit type –, une chose est claire : à la Ferme du Bonheur, il y a des animaux, ce qui est l'essentiel du travail. Il y a aussi la banlieue. Il s'agit de résister à la brutalité locale. Cela revient à charrier du caca. C'est le cas depuis dix-sept ans. On revient à "la poésie ou l'art d'utiliser les restes, d'utiliser la merde et vous la faire bouffer". Donc j'essaie de me défendre le plus possible du quotidien. Il s'agit d'une structure culturelle. Il s'agit de gérer, d'accueillir des artistes, de créer des choses, d'administrer, de gérer techniquement » (Roger des Prés, 2011). Pour Roger des Prés lui aussi, il faut lutter contre la routine du travail, maintenir une qualité d'être en fête, quotidiennement, de produire de la vie.

Fêtes et infra-politique du territoire : enjeux contemporains

La Ferme du Bonheur est de la fête

Entre insurrection poétique, action protéiforme et pensée en actes, comment s'organise une fête à la Ferme du Bonheur ? Table d'hôtes, bals, spectacles, projections et expositions constituent une des facettes de la fête à la Ferme. Ce sont des formes conventionnelles d'échange qui deviennent par contre insolites de par leur localisation dans une ferme de banlieue. On joue sur un paradoxe : sortir à la ferme voir un spectacle. Le contenu est aussi choisi avec soin, ils ont tous une visée politique, voire même d'insurrection poétique. On y parle des laissés-pour-compte et on fait le bilan ; *Romulus*, interroge conjointement le devenir des Roms, Roumains, Romains, et autres Européens ; *Haled Kelkal* propose « une expérience de la banlieue » et l'exposition « *Où est-ce que t'en est mon gars ?* » pourrait résumer l'ensemble de la programmation. Par cette attention de localisation, d'accessibilité et de contenu, ces cérémonies du monde de la culture redeviennent des fêtes. Mais, l'idée n'est pas non plus de s'en prendre au cérémonial. D'ailleurs, il est parfois clairement recherché comme par exemple lorsque l'on tue le cochon. Là où il n'y a plus de cérémonie dans le monde automatisé contemporain, la Ferme du Bonheur tente de redonner un peu de sens sinon de soin : « Je ne tue pas n'importe comment un cochon tous les ans à Nanterre, entre des autoroutes, à côté du Conseil Général des Hauts-de-Seine, de la Grande Arche de La Défense » (Roger des Prés, 2011). L'action protéiforme constitue pour nous un autre mode de faire. Il s'agit, à l'image du *Fautomnal*, de regrouper en un même événement des activités qui a priori n'ont rien à voir entre elles : une transhumance, des conférences, une exposition, du cinéma, un concert baroque, des techniques vernaculaires, des travaux des champs et une table d'hôtes par exemple. Toujours avec la même exigence de contenu, il s'agit en quelque sorte d'un programme condensé de la programmation annuelle de la Ferme où des ponts sont tendus entre les gens et les genres. La fête à la Ferme du Bonheur réserve toujours son lot d'actions, c'est une pensée en actes comme les *Dimanches au jardin* où un espace délaissé se transforme progressivement en jardin partagé par le travail festif de bénévoles, de voisins, de passionnés, de badauds... Le *Noël clochard* est aussi un bon exemple de cette nouvelle donne festive : « amenez tous vos restes, même du foie gras, champagne, cadeaux... ou rien du tout c'est pas grave ! ». La diversité des formes de fêtes, leur évidente simplicité, leur calibration soignée et leurs éventuelles imbrications participent de la diffusion spatiale et

temporelle de cette fête. La fête nous paraît à portée de main, presque quotidienne, communicative.

La Ferme du Bonheur ou l'infra-politique en fête

À l'aménagement du territoire, Roger des Prés oppose sa résistance. Son ambition : « apprendre cette ville, résister à sa brutalité pour la transformer en poème » (Roger des Prés, 2007). L'anthropologue américain James Scott qualifie ces formes discrètes de résistance d'« infra-politique ». De la rumeur à l'humour en passant par l'attention oblique portée à la politique ou par des pratiques de consommation résistantes, les exemples ne manquent pas en matière de contournement ou de subversion des formes ordinaires de la domination sociale. Mise à l'épreuve des mobilisations, des relations de travail, des sociabilités associatives, la notion d'infra-politique selon James C. Scott permet de saisir l'ensemble des résistances cachées non organisées. À première vue, on peut penser que l'infra-politique est une forme élémentaire de politique et donc de fabrique du territoire — élémentaire, oui, dans le sens de fondamental. C'est la composante sans laquelle l'action politique élaborée et institutionnalisée n'existerait pas : « Des discours contre-hégémoniques sont élaborés. (...), l'infra-politique explore, éprouve et attaque constamment les limites de ce qui est permis. Le moindre relâchement dans la surveillance ou la répression, le moindre atermoiement, menace de se transformer en grève déclarée, les contes populaires d'agression oblique menacent de se transformer en mépris avoué et en déficit frontal, et les rêves millénaristes menacent de se transformer en politique révolutionnaire » (Scott, 2009).

Fêtes entre non-aménagement et autre ménagement

L'action menée à la Ferme du Bonheur propose une alternative entre grève et révolution, son infra-politique festive et territoriale va au plus près de ces « vies minuscules » (Le Blanc, 2014) et pas seulement celles qui se rêvent insurrectionnelles. Comme une invitation à pousser les portes de la ferme, à entrer dans la danse, à participer à la fête, les mots du poète américain Walt Whitman « Étranger qui passe, tu ne sais pas avec quel désir ardent je te regarde » ont longtemps été inscrits sur la palissade ceinturant la ferme. La Ferme du Bonheur s'incarne profondément dans les lieux et participe activement de la réappropriation voire du réenchantement du territoire. Patrick Bouchain rappelle d'ailleurs combien on est « surpris par l'enchantement avec lequel il (Roger des Prés) aménage un morceau de ville » (Bouchain, 2007). Loin d'être un révolté coupé de tout et de tous, Roger des Prés, par son art de la fête, sa lutte effrénée pour la liberté, propose un autre ménagement du territoire. Reprenant pour soi des mots de Jean Genet, il ne cesse d'ailleurs de clâmer : « Si on veut comprendre quelque chose, pas grand-chose, au monde, il faut se débarrasser du ressentiment. J'ai encore un peu de ressentiment à l'égard de la société, mais de moins en moins. J'espère que, d'ici peu, je n'en aurai plus du tout. Au fond, je m'en fous. Quand j'écrivais "La poésie ou l'art d'utiliser les restes, d'utiliser la merde et vous la faire bouffer", j'avais encore du ressentiment. Maintenant, je n'en ai plus. Il y a quelque temps, j'étais contre vous. Aujourd'hui, je ne suis ni contre vous, ni pour vous, je suis en même temps que vous. Et mon problème est de faire quelque chose où nous soyons pris ensemble, vous comme moi » (Roger des Prés, 2011).

Aussi la friche urbaine agropoétiquement retournée par la fête post-punk de Roger des Prés ne se laisse subsumer ni en une universalisante fusion des cœurs et des volontés chère à Rousseau ni aux agrégats shootés des communautés festives techno. Plutôt, le désir d'aménager – c'est-à-dire ici de transformer qualitativement le monde vécu – fait émerger une dialectique inventive entre dénonciation critique et quête d'utopie. La rencontre des habitués et badauds de la ferme du Bonheur, de toutes ces subjectivités rebelles, qui résistent – quels que soient les moyens – à l'intégration dans un territoire vide de sens permet l'élaboration d'un espace public d'opposition, de confrontation, d'émulsion. Loin d'être un consensus, ce territoire devenu espace d'émancipation car façonné par ces fêtes infra-politiques offre un nouveau partage du sensible et implique un permanent rééquilibrage. Cet espace public d'opposition est le fruit d'expériences vivantes, hétérogènes. En retour il en assure la multiplication. Plutôt que de se concevoir autour d'un concept froid, il est le foyer d'une multitude relationnelle.

Références

- Caillé A. (2011), *Pour un manifeste du convivialisme*, Le Bord de l'eau
- Crozat et al. (dir.) (2009), *La fête au présent, Mutations des fêtes dans le temps des loisirs*, Paris, L'Harmattan
- Desroche H. (1975), *La société festive, du fouriérisme écrit aux fouriérismes pratiqués*, Paris, Ed. Du Seuil
- Di Méo G. (dir.) (2011), *La géographie en fêtes*, Paris, Ophrys
- Duvignaud J. (1991), *Fêtes et civilisations*, Arles, Actes Sud
- Duvignaud J. (2007), *Le Don du rien, essai d'anthropologie de la fête*, Paris, Téraèdre
- Le Blanc G. (2014), *L'insurrection des vies minuscules*, Paris, Bayard
- Mauss M. (2012), *Essai sur le don*, Paris, Presses Universitaires de France
- Roger des Prés (2007), *La Ferme du Bonheur, reconquête d'un délaissé/Nanterre*, Arles, Actes Sud
- Roger des Prés (2011), « L'absolue Culture, on n'est pas des bêtes ! », regards sur l'expérience de la Ferme du Bonheur : entretien réalisé par Jennifer Buyck et Xavier Dousson, in *Cahiers Thématiques*, n° 11, pp. 287-300
- Starobinski J. (1964), *L'Invention de la liberté, 1700-1789*, Genève, Skira
- Scott J.C. (2009), *La Domination et les arts de la résistance. Fragments d'un discours subalterne*, Éd. Amsterdam
- Zask J. (2016), *La démocratie aux champs*, Paris, La Découverte

Auteurs

Jennifer Buyck est architecte, docteur en esthétique et sciences de l'art et maître de conférences à l'Institut d'Urbanisme de Grenoble (UGA) où elle coordonne le master « design urbain ». Au sein du laboratoire PACTE, ses recherches portent essentiellement sur les notions de paysage, d'agriculture, dans le cadre de la fabrique contemporaine des métropoles. Olivier Perrier est philosophe, architecte et historien. Après avoir étudié à l'université des Beaux-Arts de Berlin, il enseigne aujourd'hui à l'école nationale supérieure d'architecture de Lyon. Ces travaux de recherche (LAURE – UMR EVS) interrogent plus particulièrement le geste et l'ornement.